

Odile Levigoureux

Exposition à Saint-Riquier, 2007

Recueillement

Texte de Philippe Legrand

« Le mutisme second de l'écriture n'est-il pas le seul lieu où réduit à rien le signe humain peut survivre, en attendant que « l'action » ait ouvert le chemin du « rêve » ? »
Yves Bonnefoy : **La vérité de parole et autres essais** (p.490)

Les œuvres d'Odile Levigoureux n'ont pas, me semble-t-il, de rétrospective où pouvoir se situer. Leur pulsion interminable n'est d'abord qu'une donnée d'un espace, toujours à la proue de ce présent rencontré par étonnement. Le temps de la création, celui qu'elles vont chercher dans les premières hauteurs de l'aube, vers lesquelles furtivement elles nous convient, nous confronte à cette corruption de l'argile, à cette sinuosité des métaux, à cette méticulosité graphique qu'explorent les tissages, en plusieurs essoufflements rapprochés parmi lesquels nous retrouverons les nôtres. Avec la lumière souvent, ou la couleur également. Avec de vastes motifs dont l'austérité croise la profusion de leurs entrelacements secrets, pour comprendre l'unité plurielle dont la matière du monde constitue notre soupçon et notre trouble. C'est que le travail d'Odile Levigoureux nous lie à la mémoire de la tragédie de vivre qui nous est propre. Pour que notre humanité soit toujours émue de ce qu'elle pourrait devenir, dans ce labyrinthe des jours où par moment, nous osons regarder loin devant, pour savoir quels œuvres nous précèdent.

L'œuvre entière d'Odile Levigoureux commence là, à l'affût des récoltes saisonnières de tous les signes probants, où les matières minérales croisent les espaces végétaux tenus par des vents jusqu'alors impalpables. C'est ce prélèvement qu'elle travaille et réinvente à l'atelier, qu'elle incruste de la marque habile des outils par des gestes significatifs.

Et toujours nous avons trouvé ce soin accordé à l'avènement gris ou noir du tracé, qui devient l'infime langue des lignes d'où le monde extrait les images réitérées de ses origines. Il y a bien dans ces prélèvements, opérés à même la surface obstinée ou désintéressée du monde, une archéologie du langage à laquelle notre parole se réfère pour mettre à l'épreuve, dans le *recueillement* de l'atelier, l'historicité poétique de nos paysages.

Nous avons appris, en ouvrant ses livres d'herbes, qu'Odile Levigoureux a prélevé avec gratitude, à la lumière des plaines, une écriture sans grammaire dont elle nous confie la langue. Par l'entremise de quelques papiers de feuilles vraisemblables ou de bois laqués. Or, ce rapprochement explore aussi le temps où de simples berces nacrées pouvaient s'assoupir dans les bibliothèques fugitives de notre enfance. Et ce mystère peut-être nous tient lieu de lecture, d'appropriation des architectures premières du livre dont nous tournons encore aujourd'hui, les feuilles d'or pour nous souvenir des bruissements métalliques où depuis, nous avons essayé de cheminer.

Lire, prend alors la mesure d'un mystère que l'étymologie du verbe *legere* ressasse en nous, comme tous ces visages pétris d'obscurité et de douceur que nous recevons dans ce bercement du lieu commun qui fut notre parole :

*Ramasser, recueillir, enrrouler,
pelotonner, enlever, parcourir,
traverser, longer, côtoyer...*

Odile Levigoureux n'interroge donc pas seulement notre rapport au livre et à l'écriture, au manuscrit tel que nous l'avons toujours considéré. Elle déplace frontalement la représentation que nous en avons, mais sans la violence rhétorique dont nous faisons si systématiquement usage. Elle travaille nos manières de lire, malaxe l'objet de notre lecture ainsi que nos manières de prendre place parmi les souffles et rythmes les plus aléatoires du vivant qui nous dessine. Elle réaffirme, par le choix humble des matériaux qu'elle assemble selon divers formats, la fragilité des quelques ligatures qui cernent l'intériorité de ces moments de lecture où nous fûmes bouleversés. Les bibliothèques qu'elle constitue cernent cette étendue comme un labyrinthe de silences et de pauses, une musicalité sertie d'ombres premières, comme un précipité de gestes à découvrir dans leur réalité en sommeil.

Nous pouvons imaginer le dialogue qu'il fallut instaurer avec l'argile des mots pour que les visages surgissent de ce travail appliqué des mains. La matière semble avoir principalement été celle que la foule partage en son infini silence et dont la nudité de la langue tâche de témoigner. Odile Levigoureux a d'abord procédé à des amoncellements de pierres, sur lesquels se sont bâtis des théâtres de bustes et de coiffes dont l'histoire tient à un souffle.

Dans sa part d'ombre, dans le murmure de ses géométries premières, nous nous sommes partagés et délimités avec tout ce qui nous avait recueillis. Suffisamment. Nous pouvions imaginer de nouveau, comment le théâtre des mots tenant le retable *en présence* allait devenir cette combinaison de visages et d'objets, dont le désordre du silence allait peu à peu mettre en scène notre éloignement du monde. Odile Levigoureux a fouillé dans ces visages leur substance. Non l'ordre de leurs sentiments ou de leurs expressions mais leur matière intime.

Philippe Legrand

